

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Marie BOITZY

Premiers écueils

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1966, tome 64, p. 71-76

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Premiers écueils

Passé le premier âge, il y a chez le jeune homme un besoin de réflexion, une prise de conscience de ce qu'il est lui-même, du mystère de sa destinée et des valeurs de formation dont on l'a entouré plus qu'il ne les a recherchées. Il pourrait partir à l'aventure : ce serait trop d'enfantillage. C'est, moins la répugnance d'y céder que la honte qui l'en empêche.

Un problème est posé. L'intelligence veut le résoudre et fait une analyse des réalités qu'elle entrevoit. Un saut par-dessus les contes de jeunesse, l'imagination, la fantaisie pure, le mythe et la légende, conduit aux réalités concrètes, à l'expérience, à l'histoire, à l'exploration de l'univers, au sentiment de la puissance de l'homme, à la richesse des moyens qu'organise sa raison.

Puis, déjà, surtout chez le baptisé, se pose la question du surnaturel, de l'intervention de Dieu dans la vie de l'homme : le Créateur ne peut oublier l'objet de son amour : il doit parler à sa créature raisonnable.

Mais il faut bien admettre des constatations toujours renouvelées : les prises de contact avec le réel ne sont pas toujours si nettes, ni si claire l'intuition des ressorts de la vie. L'adolescent reste inachevé. Romantisme et passions ; égoïsme mélangé au désir d'être utile et de donner ; agitation, inquiétude et vie profonde ; générosité, promesses prochaines et refus ou facilités...

Le jeune est toujours prêt à l'escapade ; il sait aussi bien hurler, se battre aux poings que frémir devant l'héroïsme et la beauté.

Généralement, les jeunes ont besoin de héros et nous les trouvons révoltés devant la facilité, le rituel, l'acquis. A leur tour, ils goûteront le chef-d'œuvre et l'exploit mais, par faute d'équilibre, ils engendreront, peut-être le monstre.

On pourrait distribuer la jeunesse estimée, surtout chez les étudiants jugés aptes à la formation, en trois classes :

les intelligents, caractères marqués de bonne heure et qui aspirent à la droiture, à la loyauté, à la grandeur (I II q. 13, c. - I II q. 58, c.) ;

les intellectuels, plus portés à la recherche de l'esprit, désireux de se libérer de toute tutelle, de s'émanciper, et portés à l'exploit, parfois à l'expédient ;

les brillants, ne résistant pas à l'ostentatoire, au savoir poli, aux manières mondaines : le monsieur bien mis et parlant bien !

Ces diverses catégories vont s'affirmer, les premières, par l'honnêteté de l'intelligence et du cœur, par la sainteté de vie, par l'apostolat ; les seconds devenant professeurs, peut-être célèbres, conférenciers illustres : cérébraux se mouvant à l'aise dans les carrières libérales, gens précis dans le domaine scientifique ; les troisièmes offrant aussi leurs réussites mais, la volonté noble, ce caractère que l'on accordait aux premiers, leur faisant défaut, ils risquent de n'être que des « intermittents », des discontinus dans le bien et, même, ils seront guettés par le découragement, ils peuvent devenir des révoltés.

Suivant les classes, suivant l'effort ou la qualité de l'inspiration, on pourra donc passer du futur génie et du saint au professeur, à l'homme politique, au savant, et aussi au penseur égaré, au révolutionnaire, à l'hérétique...

Chez les jeunes ayant la foi, chez l'étudiant chrétien, il y a un autre piédestal que la terre, il y a une soif que, seule, apaise cette eau donnée par le Christ. Le désir, la flamme durent jusqu'aux réalisations parce que entretenus, nourris par la grâce. Si cet idéal n'est ni connu ni vécu, la perfection de l'homme, sa délicatesse, sa finesse n'iront pas à terme. L'idéal soulevé par une première connaissance du sens de la vie ira dégénérescent : il y aura glissade dans l'insensibilité, l'indifférence, l'endurcissement. N'est-ce pas une loi connue que, même chez l'être physique qui cesse de tendre à la perfection, il y a déformation ?

Perdre cette vie intérieure, c'est vieillir ; ne vieillissent pas ceux qui sont toujours prêts à recommencer. Recevoir l'instruction sans la formation du caractère ne donne rien : pas de vitalité sans volonté, sans amour. L'instruction se fait, en quelque sorte, aux dépens des autres — et je ne veux pas parler ici de la tricherie —, la formation au contraire s'engendre par l'esprit et le cœur, elle exige une part personnelle : on se fait soi-même. Le savoir peut rester de parade — on peut mimer les savants —, la foi marque l'homme et l'unité.

On peut donc concevoir une déchéance précoce, soit qu'elle touche l'intelligence, soit qu'elle infirme la volonté. Par faute d'intelligence ou manque d'inquiétude spirituelle, les grandes vérités n'ont pas été approfondies, les problèmes de l'origine et de la destinée ont été repoussés, ou bien on ne leur a donné que des reprises de pure raison. Par manque d'effort, on refuse les obligations de son état, on remplit son devoir avec négligence ou partiellement ; on se soustrait à l'influence de ses maîtres, à leur formation. Ainsi, le mécontentement est entré dans l'âme.

Même non baptisé, Augustin était un garçon pieux qui, jusqu'à l'âge de douze ans, priait régulièrement. Devenu étudiant, il avoue qu'il passa, à Madaure, des années terribles. Il s'accuse ouvertement de mensonges, de larcins, de turbulence, de passions violentes. Toute prière et pensée religieuse disparaît, il ne regarde plus vers le ciel et ne sait pleurer sur sa mort « survenue faute d'amour pour Vous, O Dieu, lumière de mon cœur ». Il devait succomber plus tristement encore à Carthage où, tout bouillonnant de passions, il n'était pas à même de concevoir les délicatesses de la pureté chrétienne. En rappelant les souvenirs de ces années de péché, Augustin dit de ses camarades : « Je les entendais se vanter de leurs vilénies et se glorifier d'autant plus qu'ils étaient plus infâmes ; et j'aimais à faire comme eux non seulement pour le plaisir mais aussi pour la gloriole. »

Je veux bien pourtant penser que si tous ne sont pas des S. Augustin, chacun non plus n'a pas été Augustin. Il n'en reste pas moins que lorsque manquent la probité de l'intelligence, ou la rectitude des affections, on cherchera naturellement à jouir de la vie, on cherchera l'ouragan

des plaisirs, on jettera l'ancre dans les eaux de la volupté, on épuisera cette ivresse... Les habitudes, les accoutumances, telles seront les chaînes du prisonnier.

Quand j'ai oublié mon baptême et que ma foi est enlevée sous les insouciantes débauches, même quand cesserait l'appel aux débordements trouverais-je le temps de l'angoisse ? Quand bien même mes illusions seraient tombées, viendra la tentation de refuser la lumière, de me détourner du soleil qui éclairerait mes infidélités et suggérerait la conversion. L'un mène ses bœufs au labour, l'autre conduit des ouvriers à sa vigne, un autre se promène... J'aurais probablement mon devoir à moi, telle lecture, tel concours, tel examen : je me convertirai demain...

La conversion est un changement, une transformation qui ne s'opère pas dans une âme captive : il faudrait arracher l'esprit à son indifférence, au doute, à la paresse. Et l'on se hérissé encore à l'heure de religion, on refuse les exigences morales : « J'ai mes droits à moi, ceux de ma nature. »

Ce n'est pas un prédicateur de dimanche qui viendra à bout de ce cas. Les instincts, les habitudes, le goût du danger : on est habitué à jouer quitte ou double... Ou, encore, l'on croira avoir la vie toute simple d'une bonne conscience : une vie rangée ! Je pourrais faire plus et ce sera pour demain. « Je viens... je viens... » crie le camarade que l'on distrait de son jeu favori, mais il ne vient pas !

L'homme n'y peut rien. L'exemple, le conseil, la prière amèneront-ils l'âme à se mettre en face de l'erreur de l'affection coupable ? Ceci peut ouvrir le chemin de la grâce laquelle peut, elle, briser toute résistance : l'amour plus grand triomphe de l'amour vain, la douceur du rebelle. Il n'y a que la profanation et le mépris qui conduisent à la ruine. Dieu dit à l'âme : « Je t'ai poursuivie comme une mère cherche son enfant. » A la suite du refus, par contre, cette triste constatation pour l'âme qui n'est plus sincère tout en feignant d'espérer : « Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas ! »

« Vous ne me trouverez pas et vous ne cesserez de comploter contre moi, libertin, libre-penseur, persécuteur

de l'Eglise ! *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus...* Insensé, n'es-tu pas allé jusqu'à nier mon existence ? Ta sottise ne permet plus à la foi de s'épanouir en ton cœur, la vérité n'y trouve plus sa place. Tes refus obstinés détournent les plus belles années du point de lumière : « et tu mourras dans ton péché... »

La tentation d'un étudiant se trouve parfois bien vite satisfaite, seulement de l'apparente libération qu'il y a à s'échapper d'une obligation morale. La messe en groupe, la messe avec la foule du dimanche, apparaît à certains comme une contrainte qui les ramène à la servitude. Les moins réfléchis sont incapables d'y retrouver le sens du culte social et ne découvrent que l'obligation juridique, la pâture dominicale du troupeau. Ils ne sont pas loin d'accuser, eux aussi, la religion d'agir comme l'opium. Et, avec une telle conception, ils ne se trompent guère !

Trop de jeunes s'affublent de la religion comme d'une perruque ou d'un masque qu'ils jettent dès qu'ils sortent du nombre où l'on exige encore l'uniforme. Il semble que ces jeunes veulent sortir de l'ombre que projettent le groupe, la masse. Et, pourtant, on constate aujourd'hui que, sous tous les prétextes, en vue d'une position ou d'une opposition plus fortes, les jeunes créent des groupements, fondent des sociétés et que leur nombre n'a jamais été si élevé : deux tendances qui se côtoient avec un même désir d'indépendance.

Si les droits fondamentaux de Dieu étaient reconnus et ceux du Christ — un étudiant appartient de droit au Christ — on s'instruirait du message de Dieu à sa créature dont je parlais au début. Mais, et c'est là qu'est l'incompréhensible, le signe de contradiction, on tolère toutes les présentations, toutes les exagérations et même le contre-nature, tandis que certains voudraient que le cours religieux ne soit plus l'explication du message révélé et que ne fussent pas démontrés les droits du Christ.

Par voie de conséquence, l'Eglise n'aura pas à s'arroger le droit de guider les fidèles et, si elle prouve sa vitalité, son influence, la divinité de sa fondation en tentant de redonner la vie à ceux qui l'ont perdue, on la persécutera, on la calomnierait et on l'accusera de visées politiques. Seuls, ceux qui intimement seront touchés par la grâce de l'Esprit-Saint reconnaîtront que, par une foi

ardente et sans routine, par une tendresse maternelle et infatigable, elle sauve les âmes des ténèbres et du dégoût.

Pour sortir des ténèbres, de l'égoïsme, d'une solitude qui a été voulue, créée, il y a nécessité d'un détachement tel qu'il apparaît miraculeux. Une conversion est, de fait, assez rare pour pouvoir s'appeler miracle d'ordre moral. Par la conversion, il y a réaffirmation de conformité intérieure à la sainteté répandue dans l'Eglise, reprise de vie en chrétienté.

Même si on ignore, comme dans bien des villes, les limites de sa paroisse, revenir à la vie chrétienne affirmera que par-delà la paroisse on fait retour à l'Eglise sans limites. Dans une petite chapelle de collège, on ne reçoit pas de directives destinées à quelques dizaines d'étudiants mais bien la semence de parole qui doit s'épanouir dans l'obéissance à l'Eglise et dans le sens de sa responsabilité, de sa mission.

Revenir à la charité, s'attacher à un autre, le Christ, aux autres, ses frères, même au prix d'une démission et d'un renoncement à son passé, n'est-ce pas, en réalité, penser à son âme, refuser de jouer avec son éternité ?

Jean-Marie BOITZY.